corps de Macdonald, de Marmont et sa garde. Le vice-roi formait l'avant-garde.

Pendant ce temps, l'empereur de Russie et le roi de Prusse étaient à Dresde; mais, par une marche et des dispositions aussi promptes que savantes, Eugène, ayant battu trois jours de suite le général Miloradowitch à Seffersdorff, à Ertzdorf et à Limbach, ouvrit les portes de Dresde à Napoléon, qui marchait derrière lui, et le 8 mai au matin, à l'approche de nos troupes, les souverains alliés se décidèrent à abandonner cette capitale de la Saxe. A midi, le général Grundler, chef d'état-major du 11e corps, prit possession de la ville au nom de l'empereur.

A cette nouvelle, Napoléon descendit dans la vallée de l'Elbe. Les riches côteaux de Dresde s'offrirent à ses regards; le printemps y avait déjà développé toute sa magnificence; mais sur le vaste amphithéâtre qui s'offrait devant lui, les baïonnettes russes brillaient encore de toutes parts. De noires colonnes de fumée signalaient, à droite et à gauche, l'incendie des ponts de l'Elbe, et dans le lointain on entendait encore le canon qui grondait, tandis que dans la ville toutes les cloches des églises célébraient l'arrivée du nouveau vainqueur. En avant des barrières, Napoléon trouva une députation composée des notables de la ville, qu'il ne voulut ni voir ni écouter, et passa outre.

Il avait appris que, quatre jours auparavant, les habitants étaient allés en foule à la rencontre des souverains alliés; que des jeunes filles, formant une double haie et portant des corbeilles remplies de fleurs, les avaient semées sur le passage des monarques étrangers; enfin que, le soir, la ville avait été illuminée, et que sur de nombreux transparents, cette devise: *Délivrez-nous de lui!* avait été tracée en caractères allégoriques. D'ailleurs, le départ du roi de Saxe pour la Bohême avait à ses yeux une gravité toute particulière; on lui avait persuadé qu'il existait, entre ce prince et les souverains alliés des arrangements secrets. Accoutumé qu'il était depuis quelque temps à trouver partout la trahison, Napoléon crut trop facilement qu'il avait à venger des injures personnelles, à punir des griefs et à prévenir de nouveaux périls. Aussi, lorsque, arrivé près du pont de l'Elbe, qui sépare la ville vieille de la ville neuve, il eut aperçu les membres du corps municipal de Dresde qui l'attendaient avec la harangue d'usage sur les lèvres, et, dans les mains, le plat d'argent sur lequel étaient les clefs d'or de la ville, ses regards s'allumèrent, il poussa son cheval droit à eux, et épargna à ces magistrats la honte de lui exprimer des vœux qu'ils avaient encore, depuis la journée de Lutzen, offerts à ses ennemis, en leur disant d'une voix retentissante:

— Je ne vous connais plus!...Il n'y a plus de municipalité!... Votre souverain s'est vendu à mes ennemis... Je le déclare hors de ma protection; il a cessé de régner.

Et s'emparant avec vivacité des clefs qu'on lui avait présentées à genoux, il les lança avec force dans l'Elbe, en s'écriant dans l'excès de son exaspération:

— Vous n'avez plus qu'un maître! et ce maître, c'est moi!....

C'en était trop pour le cœur d'un peuple accoutumé à l'adversité, mais non pas au mépris. Un murmure s'échappa de cette foule pressée qui l'entourait. Sans s'inquiéter de cette courageuse protestation, Napoléon reprit d'une voix plus élevée:

— Vous mériteriez que je vous traitasse en pays conquis. Je sais tout ce que vous avez fait pendant que des rois coalisés contre la France occupaient votre ville. Je sais quelles insultes vous m'avez prodiguées. Vos maisons portent encore les débris de vos guirlandes. Je vois encore, sur le pavé, le reste des fleurs qui ont été semées sous les pas de mes ennemis....

Ici Napoléon se tut, comme pour juger de l'effet de ces paroles foudroyantes. Voyant qu'elles avaient plongé ceux à qui elles s'adressaient dans la stupeur, il se calma, et, promenant des regards plus doux sur la foule attentive et muette, il reprit d'un ton plus rassurant:

— Je devrais vous punir, et cependant je veux tout pardonner. Bénissez votre roi, car c'est lui qui sera votre sauveur. Malgré ses torts envers la France et envers moi, je ne puis oublier l'ancienne amitié qui me lie à lui. Je veux croire qu'on l'a abusé, qu'on a surpris sa religion et qu'il s'en justifiera. Aussi bien, vous avez été assez punis, puisque vous venez d'être administrés par un Prussien obéissant à un Russe. Je veillerai moi-même à ce que la guerre vous cause le moins de maux possible, et, pour vous donner un gage de ma clémence, c'est le général Durosnel, mon aide de camp, qui sera votre gouverneur. Votre roi lui-même le choisirait pour vous....

A peine l'empereur eut-il fini de parler, que la multitude fit éclater sa joie par des vivat et des bénédictions; et si quelque chose avait pu encore exalter la reconnaissance de ce peuple, c'était la certitude que son roi allait lui être rendu. On sait que ce vénérable prince était adoré de ses sujets; aussi, lorsque Napoléon eut été entièrement désabusé sur son compte, employa-t-il tous les moyens pour prouver à son *fidèle allié* toute l'estime et toute l'amitié qu'il avait pour lui.

Le retour du roi de Saxe à Dresde fut un triomphe. Napoléon envoya au-devant de lui son aide de camp, M. de Flahaut, et lui-même alla à sa rencontre. Toute la garde impériale, en haie, lui présenta les armes, depuis Pirna jusqu'à son palais. En l'abordant, l'empereur se jeta dans ses bras et l'embrassa presque les larmes aux yeux, en lui disant avec affection:

— Sire mon frère, c'est aujourd'hui que je recueille les lauriers de Lutzen.

Tout le temps qu'il séjourna à Dresde, Napoléon s'étudia à témoigner au roi les attentions les plus délicates. Or, on sait que lorsqu'il le voulait, il avait les manières les plus séduisantes, jointes à l'adresse et à l'esprit qu'il savait mettre à ce *qu'il fallait savoir bien faire*, pour se servir d'une de ses locutions. Mais revenons au jour de son entrée à Dresde.

En traversant la ville, des milliers de têtes se montrèrent partout, depuis les soupiraux des caves jusqu'aux mansardes des maisons les plus élevées, et des milliers de bouches firent retentir les airs du cri sans fin de *vive Napoléon!* Quand à lui, accablé de gloire et de fatigue, il arriva au logement qui lui avait été préparé dans le palais du roi. Là, tout en marchant à grands pas, ses yeux s'arrêtèrent machinalement sur un double cadre appendu au-dessus d'un meuble, et qui renfermait les portraits de l'empereur de Russie et du roi de Prusse, mis en regard. Aucun doute que ces peintures n'eussent été oubliées à cette place par suite de la précipitation avec laquelle l'appartement avait changé de maîtres. Quoi qu'il en soit, Napoléon les regarda un moment d'un œil de feu; puis, reprenant sa promenade, il se croisa les bras sur la poitrine, en disant avec une étrange inflexion de voix:

— Qu'ils viennent me proposer des traités! Ce n'est plus avec la plume que je les ratifiera maintenant, c'est avec l'épée!

A la glorieuse campagne de 1813 succéda bientôt la campagne fabuleuse de 1814, où Napoléon devait être vainqueur partout où il se trouverait, et vaincu partout où il ne se trouverait pas.

Au dire de savants tacticiens, dans cette courte campagne de France, si remplie de prodiges, l'empereur fit souvent dépendre sa fortune d'un coup de main habilement conçu, hardiment exécuté. Ne nous croyant pas apte à décider une question aussi délicate, nous nous abstiendrons; toutefois nous dirons, d'après les hommes compétents en pareille matière, qu'en aucun temps, si le génie de Napoléon ne déploya plus de ressource, plus de fécondité, plus de présence d'esprit et plus d'héroïsme, rien aussi ne fut plus admirable que l'ardeur d'une poignée de braves qui, devenus comme insensibles aux souffrances, conservaient, au milieu de toutes les privations, une gaieté intarissable et un dévouement sans bornes; ils